

Safy Boutella au **Le Quotidien**

Trente ans en partitions

Safy Boutella : «Je serais très honoré et fier d'amener «mon son de cloche» au 2ème festival panafricain».



Entretien réalisé par un de nos correspondants à Paris : M. Amina

L'écrin du Théâtre de verdure d'Alger semble toujours vibrer au son de la musique de Safy Boutella, une année et demi après le double-concert qu'il avait donné en juillet 2007 pour célébrer 30 années d'un parcours artistique hors du commun. Et comme il ne fait pas les choses à moitié, le musicien/compositeur, diplômé de Berklee College of Music de Boston, revient sur cette carrière fascinante, à plus d'un titre, dans un coffret de 15 CD assortis d'un DVD.

Compositeur prolifique, avec 70 musiques de films sans compter les très nombreux spectacles, Safy Boutella s'est « énormément inspiré de la richesse » de la musique traditionnelle de son pays, de « ses rythmes et de tous ses éléments relatifs à la transe ». De « Kutché », album qu'il signe avec Cheb Khaled en 1987 et qui l'a révélé, à « Zarbot » (Toupie), un spectacle grandiose présenté en juillet 2007 à Alger, en passant par « Majnoun », « Watani », « Mirca », ce coffret est un délice de musique captivante, dont le style reflète le tempérament et la passion débordante de cet artiste accompli pour la musique, dans toute sa diversité, y compris africaine. A ce titre, Safy Boutella souligne, dans cet entretien au Quotidien d'Oran à propos du 2ème Festival Panafricain prévu au mois de juillet prochain à Alger, véritable tremplin pour les jeunes artistes et une consécration pour les plus confirmés, qu'il « serait très honoré et fier d'y amener (son) son de cloche (...) ». « J'aime mon pays et j'aime l'Afrique », confie-t-il.

Des projets ? Le musicien en a plein la tête : musique d'un documentaire sur Salvador Dali, préparation d'une tournée nationale pour

le début de l'été, une oeuvre sur l'Emir Abdelkader, un nouveau répertoire électro-jazz etc. ...Souhaitons bonne continuation et plein succès à l'artiste

Le Quotidien d'Oran : Pour quoi, et maintenant, une compilation revcnant sur un parcours de trent ans de musique ?

Safy Boutella : J'ai décidé de sortir ce coffret parce que je n'ai jamais pu mettre à disposition de mon public en Algérie toutes mes musiques, au fur et à mesure qu'elles sortaient, depuis 30 ans. Et cela pour des raisons de distribution et de qualité des supports de l'époque. Et en plus, il y a 10 ans, qui possédait un lecteur CD ? Vraiment pas grand monde !

Q. O. : Modem, sophistiqué, s'inspirant de courants esthétiques variés, votre musique se nourrit également du terroir, de la tradition musicale algérienne. Est-ce une façon pour vous de revisiter ce patrimoine national aussi riche que varié ?

S. B. : En revisitant notre patrimoine musical j'ai surtout pu le redécouvrir, l'approfondir, et m'en servir tant il est en effet riche et varié. Je me suis énormément inspiré de la richesse de ses rythmes et de tous ses éléments relatifs à la transe. Notre patrimoine musical algérien me séduit beaucoup car il n'a pas ce côté trop sucré de la musique orientale. En fait, ce sont les musiques qui sentent le vent, la terre, le bois et même le bitume qui me font vibrer. Des choses profondes, graves, mais simples et vraies en fait.

Q. O. : Vous avez attribué à vos spectacles des noms aussi originaux que «Majnoun», allusion je suppose à la folie de l'harmonie, «Watani», «Zarbot» ou «Mirca». Est-ce pour mieux accrocher le public, une provocation subtilement déguisée ou tout simplement, ce sont des titres qui reflètent mieux l'esprit et la lettre de vos spectacles ?

S. B. : Vous savez, le choix d'un titre, que ce soit pour un livre ou un film, est d'une importance capitale. Il doit contenir en lui tout le sens de l'oeuvre. Il doit en être la suggestion immédiate. Je crois que c'est surtout cela qui m'importe au moment de le choisir. Un titre reflète aussi une envie, la motivation de départ. Par exemple, j'ai appelé mes concerts de 2007 à Alger, «Zarbot» parce que ces concerts, je voulais les dédier à nos enfants, ceux qui jouent encore à la toupie dans les rues de la Casbah. Et la toupie c'est «Zarbot». Cet objet évoque pour moi la vitalité, la vivacité, cette for-

ce qui doit pousser nos enfants à voyager, apprendre, s'enrichir pour devenir épanouis et prêts. Quant à Mejnoun, c'est le rapport étroit qui me lie à la transe. L'état de possession dans lequel je me suis toujours retrouvé au moment où j'entreprends, en tant que musicien et artiste ou tout simplement en tant qu'homme. Et, à chaque fois, ce sont des mots qui sonnent bien !

Q. O. : Mais il y a également la musique du film «Little Sénégal», de Rachid Bouchareb, référence directe à l'Afrique, un continent dont la culture sera mise à l'honneur en Algérie à l'occasion de cette manifestation grandiose qu'est le deuxième Festival panafricain prévu du 5 au 20 juillet 2009 à Alger, quarante ans après la première édition de 1969. Êtes-vous invité à y participer ? et si oui, qu'aller vous proposer ?

S. B. : Jolie ellipse ! C'est bien sûr Rachid Bouchareb qui a trouvé ce titre, celui de son film. En ce qui concerne le Festival panafricain je n'ai eu que des contacts informels avec les responsables de la programmation. Rien de bien tangible pour l'instant. Mais je serais très honoré et fier d'amener mon son de cloche... J'aime mon pays et j'aime l'Afrique. Et d'ailleurs ma musique aussi adore mon pays et l'Afrique... J'espère vraiment que cela se fera.

Q. O. : La musique de Safy Boutella est, aux yeux de certains critiques, «inclassable». Ce n'est pas péjoratif, au contraire. D'autres estiment qu'elle est «furieusement singulière». Comment qualifiez-vous votre style de musique ?

S. B. : Inclassable sûrement, surtout dans sa globalité... Car chacune est en fait assez identifiable. Kutché avec Khaled c'est du Raï moderne ; Mejnoun, de l'ethno-jazz ; mes musiques pour le cinéma sont de la musique de film ; la musique du spectacle «La Source» résulte de ma fascination pour la musique targui. Toujours est-il que cette histoire de classer une musique me dérange un peu. Disons que je ne me pose pas la question en ces termes. Ma musique émane de moi, point.

Q. O. : Un projet en chantier ?

S. B. : Oui, la musique d'un documentaire sur Salvador Dali et le cinéma (pour Canal plus cinéma), la préparation d'une tournée nationale pour le début de l'été, et des chantiers en tous genres, une oeuvre sur l'Emir Abdelkader, un nouveau répertoire électro-jazz etc.

L'association Nassim El Andalou fête ses 40 bougies

La musique, luth à la main

El Kebir A.



C'était à l'initiative de quelques camarades du lycée Lotfi, autour d'un verre au café Martine (café qui n'existe plus aujourd'hui) que fut créé, il y a quarantaine d'années, l'association Nassim El Andalou. Cette association a pour ambition d'initier à la musique andalouse des élèves de toutes les tranches d'âge, essentiellement des jeunes. Elle recrute environ 120 élèves par an pour apprendre, dans un premier temps, la chorale et le solfège et ensuite la maîtrise des instruments de musique.

Elle se targue d'avoir formé, depuis sa création à nos jours, quelque 6.000 élèves. Rien que ça ! Lors d'un point de presse donné, jeudi dernier, dans leur local (sis rue Chéick Mebarak El Mil), le directeur M Dali Youcef Amine, des enseignants actuels, ainsi que quelques membres fondateurs se sont longuement penchés sur les souvenirs de l'association, ne tarissant pas d'anecdotes, parfois loufoques, qui ont parsemé leur parcours. C'est dans une ambiance conviviale, autour d'une table agrémentée de petit gâteaux et de jus de fruits, que le point de presse avait eu lieu.

Avant toute chose, les orateurs ont persisté et signé en disant que la musique andalouse n'est pas, comme le prétendent certains, une musique de gros bourgeois ; elle se veut une musique de pauvres, de «populo» ; et c'est en partant de cette certitude qu'ils se baignent depuis bien des années «pour la vulgarisation de cette musique». Ensuite, ils affirmèrent que leur association se veut d'aspect culturel dans le sens le plus universel du terme. Pour cela, elle oeuvre depuis sa création à faire aimer l'art et la culture. Et «ceux qui ont fait la musique andalouse se sont converti facilement aux autres styles de musique, et cela parce qu'elle est une musique savante».

Ils nous ont assuré par ailleurs que le patrimoine de la musique andalouse est un patrimoine national, et non régional ; d'ailleurs, des gens venant des quatre coins de l'Algérie ont foulé le sol de notre association, il n'y a pas de sectarisme ici».

Nassim El Andalou a été créée en décembre 1968 à Oran, ses membres fondateurs étaient Dr Yahya Ghoul, Belkassam Ghoul, Mahmoud Bestaoui, Ali Chaouch, ainsi que le Dr Hamdi Fahfah. A cette époque, c'était au CCMF (cerce culturel Mouloud Feraoun) qu'avaient commencé les premiers balbutiements de l'association.

Et en 1969, lors du premier festival de la jeunesse en Algérie,

elle avait déjà obtenu le premier prix. Elle avait à peine quelques mois d'existence.

Depuis, bon an mal an, de festival en festival, l'association a toujours perduré, et n'a jamais fermé ses portes, pas même lors de la décennie noire.

Cela ne veut pas dire, pour autant, qu'à l'heure actuelle, ses membres ne rencontrent aucune difficulté quant au bon déroulement de leurs activités. Chacune des nouvelles directions du ministère de la Jeunesse et des Sports essayent, par quelque moyen que ce soit, de les déloger de leur local. «chaque année, on se sent de plus en plus asphyxiés, on veut nous interdire l'occupation de ce local alors qu'on a tout le temps contribué à déterrer la culture de la musique algérienne».

Par ailleurs, ils affirmèrent que leur travail s'assimile au «militantisme» à cause du manque de subvention et du manque de moyens financiers.

«Aujourd'hui, on fait plus attention à l'aspect théâtral en négligeant la substance de la musique, regrette l'un d'entre eux, là est le problème, car les gens viennent écouter la musique, non la voir».

Leur unique revendication est celle de pouvoir continuer sereinement l'exercice de leur passion, en formant encore et toujours de nouveaux disciples à cette musique, sans pour cela vivre tout le temps sous le risque d'être mis à la porte. «En plus de son aspect culturel, cette association permet à de jeunes élèves d'apprendre, dans la convivialité, la notion du partage. Quelque part, elle les initie à leur vie d'adulte».

Toujours est-il qu'aujourd'hui, malgré tous les problèmes qu'elle rencontre, que ce soit d'ordre administratif ou financier, l'association Nassim El Andalou est toujours là, plus vivante que jamais, et célébrera le jeudi prochain, à l'hôtel Sheraton, son quarantième anniversaire. Le public est cordialement attendu.

Alexandre Arcady va adapter «Ce que le jour doit à la nuit» de Yasmina Khadra



«Ce que le jour doit à la nuit» (Ed: Julliard 2008), roman de l'écrivain Yasmina Khadra, sera adapté pour le petit et grand écran par le réalisateur et producteur Alexandre Arcady.

Selon Alexandre Films, le réalisateur du «Grand pardon» (1982) vient d'acquiescer les droits d'adaptation cinématographique et audiovisuelle de «Ce que le jour doit à la nuit», le dernier roman de Yasmina Khadra déjà vendu à plus de 200.000 exemplaires.

Le tournage, d'un long métrage pour le cinéma et de trois films pour le petit écran, est prévu début 2010, ils seront réalisés en Algérie, sur les lieux mêmes où se situe l'action du roman, à Oran et Rio Salado, l'actuel El Maleh (village de Ain-Temouchent).

«Ce que le jour doit à la nuit» est une fresque épique qui taquine la curiosité du lecteur et l'incite à connaître l'épilogue de cette passion,

un amour impossible entre Emilie et Younes-Jonas. Le lecteur va découvrir, au fil des pages, pourquoi cet amour était impossible dans une Algérie paradoxale, paradis des colons et enfer des autochtones arabo-berbères, «une Algérie fracturée, injuste, ségrégationniste, vacillant entre l'ivresse des enchantements et l'atrocité de l'envers du décor». Cette Algérie coloniale est racontée, par l'auteur, avec justesse, et surtout une tendresse filiale énorme. Un voyage à travers une époque méconnue qui va réunir les protagonistes 46 ans après l'indépendance, sur l'autre rive, à Aix-en-Provence. Pourquoi une telle fin. «Pour nous éveiller à nous-mêmes, démontrer l'inconsistance des rancunes et les gâchis qu'elles occasionnent, inviter à la réflexion saine sur ce qui doit nous importer plus que tout : cette quête obsessionnelle du bonheur et de la quiétude», soulignait l'écrivain au Quotidien d'Oran.

M. A.

